

## Les changements sociaux et les valeurs culturelles

Philippe Garigue

Volume 34, Number 3, October–December 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1001332ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1001332ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garigue, P. (1958). Les changements sociaux et les valeurs culturelles. *L'Actualité économique*, 34(3), 426–435. <https://doi.org/10.7202/1001332ar>

## Les changements sociaux et les valeurs culturelles

Je me propose de préciser dans cet article la situation dans laquelle se trouve notre connaissance scientifique du problème des changements sociaux et des valeurs culturelles. Mais je voudrais d'abord, à titre d'introduction, préciser l'importance de ce sujet. Il y a peu de problèmes qui aient une telle place dans l'histoire des sciences sociales, et qui aient soulevé autant de commentaires. On le trouve déjà à l'origine de la pensée occidentale, dans la remarque d'Héraclite: «On ne se baigne jamais dans la même rivière». Pascal a donné une définition majestueuse du problème: «Notre raison est toujours déçue par l'inconstance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient». Plus récemment, Valéry a parlé pour tous ceux qui se réveillent un matin et s'aperçoivent que leurs valeurs traditionnelles ne sont plus acceptables: «Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles».

En premier lieu, sans entrer dans les détails des définitions dont je vais me servir, je voudrais indiquer l'essentiel de la question. Le premier trait commun à toutes les valeurs, c'est qu'il existe une résistance particulière de l'esprit à les abandonner lorsqu'elles ont été acceptées. Le deuxième est que l'esprit a toujours résisté à la nouveauté: nous pouvons admettre le nouveau sans toujours le comprendre, mais il est très difficile que celui qui l'admet repense ses valeurs en fonction du nouveau. Le problème pratique auquel a abouti aujourd'hui cette constatation est qu'il ne peut y avoir de transformation importante des valeurs que par la succes-

sion des générations<sup>1</sup>. Chaque génération se créant un monde spécifique de valeurs, il y a donc conflit entre les valeurs culturelles de chaque génération; conflit qui se résout et renaît avec chaque génération, mais conflit qui est un élément intrinsèque de la vie humaine, car il existe dans le fonctionnement de toutes les sociétés un phénomène constant de déséquilibre. D'un côté, se trouvent les mécanismes de la socialisation et des contrôles sur les membres de la société par lesquels ces derniers apprennent à respecter et à obéir aux normes et aux valeurs de leur société, et à craindre les punitions s'ils enfreignent ses lois, règlements ou coutumes. Plus le processus de socialisation et de contrôle est efficace et bien intégré, plus il existe une tendance à l'accepter comme inchangeable, comme permanent, comme un absolu qu'il ne faut pas discuter<sup>2</sup>. D'un autre côté, on doit tenir compte de l'instabilité sociale intrinsèque, créée par l'impossibilité d'obtenir l'intégration parfaite de la société. Non seulement les générations sont en conflit, mais chaque homme est unique, et donc différent. Toutes les sociétés sont donc des systèmes formés de diverses parties ayant des buts ou des valeurs dont les fins sont souvent mutuellement incompatibles<sup>3</sup>.

\* \* \*

Le problème peut être formulé en des termes très simples. Si l'on admet comme première hypothèse qu'il existe un conflit entre tradition et innovation dans toutes les sociétés, quelle est la relation entre les valeurs culturelles et les changements sociaux? C'est-à-dire, puisqu'il n'existe aucune société sans changement, et que le conflit est intrinsèque à la vie humaine, est-ce que les changements sociaux sont créateurs de nouvelles valeurs, ou responsables de la disparition des anciennes valeurs. Il faut l'avouer immédiatement, les sciences sociales ne sont pas prêtes à répondre à cette question d'une manière catégorique. Il a même été suggéré que ce sont les valeurs qui sont responsables des changements sociaux et que le conflit entre les valeurs des différents groupes

1. S. N. Eisenstadt, *From Generation to Generation*, Free Press, 1956.

2. J. S. Roucek, *Social Control*, Van Nostrand, 1956.

3. Voir la très intéressante étude de l'UNESCO, *De la nature des conflits*, 1957; aussi Patricia Kendall, *Conflict and Mood*, Free Press, 1954; et Lewis Coser, *The Functions of Social Conflict*, Free Press, 1956.

de la même société, loin d'être nuisible, est nécessaire à la vie même des sociétés<sup>1</sup>. Ce que nous pouvons faire dans cet article est de classer très brièvement les implications de la question.

Depuis quelques années, les efforts entrepris pour étudier ce problème ont porté sur ce qu'on appelle les phénomènes de causalité dans les dimensions sociales et les dimensions culturelles de la vie humaine. Ces études ont démontré l'existence de certaines corrélations causales entre les phénomènes sociaux, comme la division du travail, la spécialisation, l'industrialisation, l'urbanisation, etc. . . et les valeurs culturelles<sup>2</sup>. Historiquement, il a été démontré que, par exemple, les transformations industrielles du monde contemporain, l'urbanisation, l'interdépendance économique entre les nations modernes, etc. . . sont autant d'exemples de l'interdépendance entre les changements sociaux et les valeurs culturelles<sup>3</sup>. Donc, il y a la vie sociale et les valeurs de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance, de la société capitaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, de notre monde atomique d'aujourd'hui. C'est cette conception de la corrélation causale qui a permis de parler de l'urbanisme, par exemple, comme étant un mode de vie.

Pour mieux situer le problème, je voudrais m'attarder un peu sur le phénomène de l'urbanisme comme facteur de transformation des valeurs. Si l'on analyse les enquêtes qui furent faites entre les deux grandes guerres mondiales, on obtient une formulation du problème comme suit<sup>4</sup>: avec l'urbanisation, les relations sociales ont tendance à devenir impersonnelles, utilitaires, superficielles. Les individus dans les villes ont une tendance à rationaliser leur comportement, et les groupes sociaux primaires, comme la famille, à perdre leurs fonctions. Les valeurs urbaines sont celles du marché économique, et les relations sociales sont mesurées par leur «coût», et par le degré d'indifférence envers les autres membres de la société. La ville est anonyme et pour être contrôlée a besoin d'organismes spécialisés comme la police, la prison, et les travailleurs sociaux. En un mot, le contrôle social, au lieu d'être direct entre

1. Voir l'excellente analyse des théories sur les changements sociaux par Alvin Boshzoff, intitulée «Social Change, Major Problems in the Emergence of Theoretical and Research Foci», dans: H. Berzler et A. Boshzoff, *Modern Sociological Theories*, Dryden Press, 1957, pp. 260 à 303.

2. Florian Znaniecki, *Cultural Sciences*, University of Illinois Press, 1952.

3. Gran Brinton, *Ideas and Men*, Prentice Hall, 1957.

4. L'analyse présentée est fondée sur les études suivantes: R. E. Park, *The City*, University of Chicago Press, 1925; Louis Wirth, «Urbanism as a Way of Life», *American Journal of Sociology*, vol. 44, 1938, pp. 1 à 24.

les individus, est rationalisé, formalisé, légalisé. Les coutumes sont remplacées par les lois. Un des résultats de cette rationalisation est l'atomisation des relations sociales. L'individu est isolé, perd son sens de participation, devient très sensible à la manipulation de ses émotions par la propagande, la publicité, etc. . . Avec la perte de son sens de participation, l'homme des villes perd sa religion, entre dans l'anonymat social et est sujet à la désorganisation de sa personnalité.

Le principe développé dans ces études démontre que des populations avec des institutions hétérogènes sont standardisées par le développement de nouvelles valeurs, et que ces nouvelles valeurs sont elles-mêmes le produit d'un mécanisme comme les inventions techniques, l'accroissement démographique, ou la distribution écologique<sup>1</sup>.

Il faut souligner que cet usage de la corrélation causale directe entre changements sociaux et valeurs culturelles est discutable. Le développement des recherches depuis la deuxième guerre mondiale a permis de démontrer que ce genre de conceptualisation de la relation entre les changements sociaux et les valeurs culturelles était trop simpliste. Sa faiblesse comme explication venait de l'utilisation, dans la formulation de la relation causale, de l'idée d'une évolution du simple au complexe, du religieux au rationnel, du rural à l'urbain. Les anciennes théories comme celles de l'évolutionnisme, de la fausse dichotomie entre la société rurale et la société urbaine, etc . . . ont été remplacées par une attitude plus prudente et plus rigoureuse des hypothèses. Si l'on examine, par exemple, les études récentes portant sur les relations sociales dans les villes, l'évidence ne supporte pas les premières hypothèses sur l'urbanisme comme facteur causal.

Par exemple, le *Detroit Area Study*, de 1955, analysant la structure de la famille urbaine, montre que la famille est un groupe de base de la vie urbaine des États-Unis contemporains<sup>2</sup>. À peine 11 p.c. de toutes les familles étudiées dans cet ouvrage n'avaient pas de parenté dans Détroit. Non seulement la structure familiale était importante, mais les liens de parenté étaient très solides: 54 p.c. des familles étudiées voyaient leurs parents au moins une

1. Francis R. Allen et al., *Technology and Social Change*, Appleton-Century-Crofts, 1957.

2. *Detroit Area Study*, University of Michigan, 1955.

fois par semaine. Si les liens familiaux sont très forts dans Détroit, les relations de voisinage occupent une partie considérable des relations sociales : 75 p.c. des individus questionnés disent entretenir des rapports mondains avec leurs voisins. Cela n'est pas seulement valable pour Détroit. Dans une étude faite en 1953 à Londres et à laquelle j'ai participé, des informations analogues ont été recueillies<sup>1</sup>. Dans une étude faite en 1955 parmi les familles canadiennes-françaises de Montréal, nous avons aussi obtenu des informations similaires<sup>2</sup>. La famille est bien loin de disparaître dans les villes. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas dans les villes des endroits où l'individu est perdu dans l'impersonnalité des relations ou que la vie familiale à la ville n'est pas différente de celle de la campagne, mais plus simplement que la désintégration de la famille dans la ville est limitée à certaines zones de « pathologie sociale ».

De plus, on peut affirmer que, s'il existe, sans aucun doute, des différences très importantes entre villes et campagnes, il est sans fondement de suggérer que la pathologie sociale est réservée à la ville<sup>3</sup>, ou que les maladies mentales sont une création de notre civilisation ou même sont en augmentation dans notre société contemporaine<sup>4</sup>. Les études récentes ont non seulement démontré que la famille est bien loin de disparaître dans les grandes métropoles, mais, au contraire, que les changements sociaux apportés par l'urbanisation peuvent renforcer les valeurs familiales. La vie urbaine, loin d'être toujours la cause de la désintégration de la famille, lui donne, sous certains aspects, de nouvelles possibilités dans l'accomplissement de ses fonctions<sup>5</sup>.

L'idée maîtresse qui se dégage de la réorientation théorique occasionnée par ces nouvelles études est que les variations apportées par les changements sociaux ne sont pas toujours responsables

1. R. Firth, *Two Studies of Kinship in London*, University of London Press, 1956. Voir aussi les études suivantes : Michael Young et Peter Willmott, *Family and Kinship in East London*, Free Press, 1957; Peter Townsend, *Family Life of Old People*, Routledge, 1957.

2. Philippe Garigue, *Études sur le Canada Français*, Faculté des Sciences sociales, Université de Montréal, 1958, pp. 63 à 76.

3. Georges Friedmann, *Villes et campagnes*, Colin, 1952.

4. Herbert Goldhammer et Andrew Marshall, *Psychosis and Civilization*, Free Press, 1953; J. W. Eaton et R. J. Weil, *Culture and Mental Disorders*, Free Press, 1955; Erick Fromm, *The Sane Society*, Rinehart, 1955.

5. J. E. Garthy et I. Bellzhap, « Is a New Family Form Emerging in the Urban Group », *American Sociological Review*, vol. 18, 1953, pp. 551, 557; Sylvia F. Fava, « Suburbanism as a Way of Life », *American Sociological Review*, vol. 21, 1956, pp. 34 à 37; Peteru Rossi, *Why Families Move*, Free Press, 1956.

de la désintégration des valeurs culturelles. Les changements sociaux peuvent également renforcer les valeurs, et non les détruire. Comme bon nombre d'auteurs l'ont remarqué, nous devons distinguer les développements équilibrés des développements non équilibrés<sup>1</sup>. Que beaucoup d'études aient été faites sur les problèmes résultant d'un développement non équilibré ne doit pas nous faire penser que toute transformation sociale provoque des problèmes sociaux.

Ces observations nous forcent, tout au moins lorsque s'imposent des préoccupations de recherche scientifique, à situer cette réorientation dans le cadre plus vaste de ce qui est en cause: l'étude du problème des changements sociaux requiert une ré-étude du concept de «relation causale». Nul ne songe ici à contester un certain déterminisme entre faits sociaux et valeurs culturelles. Mais l'usage du concept de causalité est bien loin d'être celui d'une simple démonstration de la relation entre différents faits. La même cause peut produire différents effets et le même effet peut résulter de différentes causes. La relation causale entre deux séries de faits est complètement transformée par l'action même de l'homme et tout spécialement par l'importance qu'il attache à certaines valeurs et par sa connaissance de la réalité sociale. Le fait même que l'homme a une connaissance, détruit l'idée d'une simple causalité entre les faits sociaux et les valeurs culturelles. Il faut se rappeler aussi que l'application de la connaissance est inséparable de la vie humaine. Ce qu'on appelle l'évolution des techniques n'est que l'exercice de cette activité. Par exemple, le service social est né de la conviction que la charité envers les autres demande plus qu'un amour du prochain. Non seulement il est nécessaire d'acquérir et de pratiquer certaines techniques, mais aussi d'accepter le fait que l'homme doit continuellement comprendre le contrôle de son milieu de manière à pouvoir résoudre les problèmes de la vie sociale. À la base du service social se trouve le «désir d'utiliser et d'adapter les changements» aux besoins des hommes<sup>2</sup>. C'est-à-dire, de savoir énoncer ce qu'il faut faire après l'étude scientifique de chaque situation; d'être objectif, quels que puissent être les problèmes posés, les valeurs en cause, les états

1. G. Balandier, «Conséquences sociales du progrès technique dans les pays sous-développés», UNESCO, *La Sociologie Contemporaine*, vol. III, I, 1954-55.

2. R. Lippitt et al., *The Dynamics of Planned Change*, Harcourt, Brace et Co., 1958, p. 4.

émotionnels des individus, etc. . . de manière à savoir diriger les changements sociaux vers des résultats satisfaisants pour l'individu et la société.

Cette attitude n'est pas nouvelle. Ce qu'il y a de nouveau, c'est que l'homme des sciences sociales est maintenant obligé de prendre position devant les problèmes métaphysiques de notre existence. Les premiers chercheurs des sciences sociales avaient établi en principe que les sciences sociales devaient être libérées de toute réaction subjective de la part du chercheur. C'était non seulement demander une analyse « neutre », de manière à ce que le chercheur n'incorpore pas dans l'analyse ses passions ou ses préjugés, mais établir une délimitation entre la recherche scientifique et la spéculation philosophique. Cela nous ramène au problème principal du développement des sciences sociales. En postulant une attitude neutre envers les valeurs culturelles, comment pouvons-nous être certains que notre effort scientifique soit une contribution valable à la vie humaine? Notre science, qui est vie, développe, selon toutes les ressources du savoir, l'usage toujours changeant du possible. Cette activité scientifique demande une prise de position devant les valeurs culturelles et les changements sociaux.

Le problème est complexe. Comme nous l'avons vu, les sociétés sont des systèmes dynamiques avec des fins contraires. De plus, les changements sociaux se présentent comme des variations. L'analyse doit donc pouvoir, premièrement, connaître les caractéristiques sociales et culturelles des faits antécédents aux variations. Deuxièmement, elle doit dégager non seulement ce qui est prescrit par les lois, règlements ou coutumes, mais aussi ce qui est tenu pour préférable sans être prescrit, et ce qui est laissé comme libre choix aux individus. C'est ici que l'analyse se complique, car jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'accord général entre les sciences sociales sur la classification et la hiérarchie des valeurs et de ce qui est prescrit, préférable, ou permis dans chaque société et entre les différentes sociétés humaines. Une des solutions qui a eu le plus de popularité dans les sciences sociales a été la théorie du relativisme culturel. Selon les théories relativistes, comme les valeurs culturelles ne sont valables que dans un cadre social spécifique, il ne peut y avoir de classification des valeurs



entre sociétés différentes ou de priorité culturelle<sup>1</sup>. Par exemple, c'est cette attitude qui a conduit un groupe d'anthropologues américains à demander que la charte de l'UNESCO incorpore la déclaration que tous les hommes ont le droit de vivre selon leurs propres traditions. Cela condamne à la fois l'imposition de la langue d'un groupe à un autre, et le travail des missionnaires de l'une ou l'autre religion. Notons simplement que ces anthropologues américains n'ont pas jugé nécessaire de préciser s'il est permis aux cannibales de continuer leurs traditions, ou s'il est permis de s'opposer à l'esclavage et au travail forcé dans certains pays.

Si l'on accepte que les sciences sociales doivent non seulement comprendre la vie sociale dans toutes ses dimensions, mais doivent aussi énoncer des recommandations pour l'avenir, le refus de ces chercheurs de faire une analyse de la priorité entre les valeurs et de les classer selon certaines normes est un refus de la science. La question fondamentale, comme nous l'avons déjà vu, est de savoir si, dans le domaine de la vie sociale, les hommes peuvent acquérir cette connaissance des valeurs, sans laquelle ils ne peuvent guider leur contribution scientifique à la vie humaine, ou s'ils doivent s'en remettre pour cela à l'intuition, à l'empirisme, ou à d'autres formes de connaissance.

Il nous semble que le récent effort d'analyse scientifique de la part de plusieurs chercheurs, nous autorise à dire que non seulement ce genre d'études est possible, mais que là est la clef de la solution de certains faux problèmes comme l'historicisme, le marxisme et le relativisme<sup>2</sup>. Au lieu de suggérer, comme l'ont fait certains chercheurs, que c'est la contribution que chaque valeur fait au degré d'intégration ou de désintégration sociales existant dans la société qui détermine sa qualité, les nouvelles théories examinent objectivement la qualité intrinsèque de chaque valeur selon certains critères<sup>3</sup>. Nous pouvons déjà signaler les études faites sur le problème de l'universalité de certaines valeurs comme étant le premier pas dans la classification scientifique des

1. J. J. Herskovits, *Man and his Works*, Knopf, 1950, pp. 70 à 78.

2. Léo Strauss, *Droit naturel et histoire*, Plon, 1954; Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Plon, 1956.

3. Clyde Kluckhohn, «Values and value-orientations in the theory of action: an exploration in definition and classification, in Talcott Parsons and Edward A. Shils», *Towards a General Theory of Action*, Harvard University Press, 1951, pp. 388 à 433. Voir aussi David Bidney, «The concept of value in modern anthropology», *Anthropology Today* (Kroeber et al.), Chicago, 1953, pp. 682 à 699.

valeurs culturelles. Non seulement il a été démontré que certaines valeurs sont universelles, mais que ces valeurs sont aussi essentielles à la survivance de la vie humaine<sup>1</sup>. Il apparaît que les premières conclusions semblent apporter des indications précieuses pour une évaluation scientifique des valeurs culturelles. Plus une valeur est universelle, plus elle semble liée à la survivance même de l'homme, plus elle semble aussi avoir le pouvoir de résister aux changements sociaux. À l'inverse, les valeurs développées pour répondre aux besoins spécifiques de certains individus, ou de certains groupes, ou de certaines sociétés, sont le plus sujettes aux changements sociaux, car elles ne semblent pas capables de permettre le développement total de l'homme.

En conclusion, je voudrais souligner que cette nouvelle direction dans l'étude des valeurs culturelles et de leurs relations avec les changements sociaux est dans la tradition scientifique de l'analyse objective des faits. Deuxièmement, il n'y a pas de conflit ici entre priorité scientifique, philosophique, ou religieuse de l'étude des valeurs. Au contraire, l'objectivité scientifique rencontre ici les données d'une vie morale et religieuse authentique. Comme le remarque saint Thomas: «l'objectivité du juste milieu n'empêche pas d'être en même temps rationnel»<sup>2</sup>.

Mais c'est une objectivité qui reprend les conceptions des changements sociaux et des valeurs culturelles, et les dépouille de leur identification avec des sociétés ou des cultures spécifiques. C'est faire preuve d'un anthropocentrisme naïf que de croire que les normes d'une société sont toutes nécessairement supérieures ou inférieures à celles qui existent dans une autre société. Mais c'est faire preuve d'une plus grande naïveté encore que de croire que le chercheur des sciences sociales peut répondre aux théories relativistes sans prendre position pour certaines valeurs contre d'autres<sup>3</sup>. Mais ce choix ne doit pas être arbitraire, car il existe maintenant suffisamment de connaissances pour indiquer lesquelles des valeurs culturelles sont plus essentielles que d'autres pour le

1. Ralph Linton, «The problem of universal values», *Method and Perspective in Anthropology* (Spencer, R.F.), University of Minnesota Press, 1954. W. L. Knob, «The changing prominence of values in modern sociological theory», *Modern Sociological Theory* (Becker, H. et Boskoff, Alvin), Dryden Press, 1957, pp. 93 à 132. Charles Morris, *Varieties of Human Value*, University of Chicago Press, 1956.

2. Saint Thomas D'Aquin, *Somme Théologique*, Part. 2a-2ae, Question 28, Article 10.

3. J. J. Herakovita, «Some Further Comments on Cultural Relativism», *American Anthropologist*, vol. 60, 2, 1958, pp. 266, 74.

développement des possibilités de l'homme et de la société<sup>1</sup>. Par exemple, c'est maintenant une banalité de dire que le temps des sociétés séparées est fini; que l'humanité entre dans la véritable histoire universelle. Mais, faute de comprendre cela, certains individus mettent en doute l'usage des universaux dans la sélection des valeurs. Ils mettent en accusation le concept de l'unité biologique et psychologique de l'homme depuis la préhistoire. Ils doutent de la réalité de l'unité sociale et culturelle du monde contemporain.

Notre problème ici est que l'homme, même lorsqu'il est un chercheur des sciences sociales, se libère difficilement des fausses conceptions, ou des conceptions périmées qu'il avait acceptées. De plus, les changements sociaux sont des situations où l'homme affronte son milieu et s'affronte lui-même, pour résoudre les problèmes de sa vie. Il lui est aussi difficile de garder une attitude objective que de placer sa vie à un haut niveau de valeurs spirituelles. Ce que les sciences sociales peuvent nous dire, c'est que les immenses bouleversements de l'histoire dans tous les temps ne sont que des exemples de l'utilisation par l'homme des techniques d'action sur la nature et sur le milieu social. Ces bouleversements n'ont pas produit un homme nouveau, mais seulement des variations nouvelles dans les limites des possibilités de la nature humaine. C'est le vieil homme de l'humanité avec les mêmes fonctions, les mêmes besoins. Mais ceci n'a rien de pessimiste. Une connaissance des limitations de l'homme semble être le premier pas vers l'acceptation de valeurs culturelles qui permettent un plus grand épanouissement de la liberté humaine. C'est à nous tous qu'il appartient d'y arriver.

Philippe GARIGUE,  
doyen de la faculté des  
Sciences sociales (Montréal).

---

1. A. Edel, *Ethical Judgement*, Free Press, 1955.